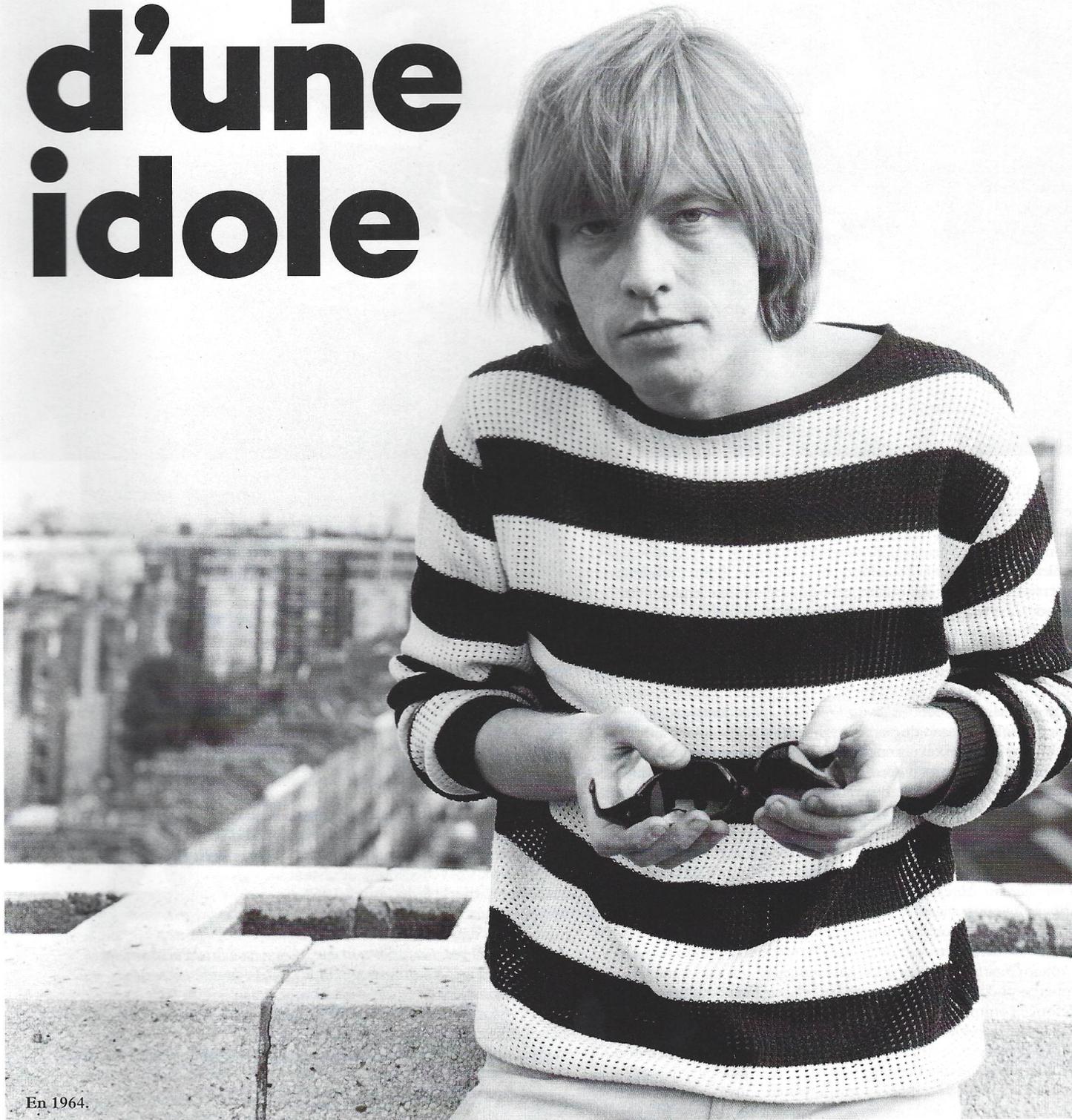


# Le crépuscule d'une idole



En 1964.

# Après avoir fondé les Stones en 1962, Brian Jones s'en retrouve rapidement évincé, malgré son érudition, sa créativité et son ambition démesurée. Portrait d'une star qui paya au prix fort ses excès.

## Par Sophie Rosemont

juin 1967, Monterey Festival, Californie. Casque d'or, regard limpide, cape de marquis en or satiné bordée de fourrure rose : Brian Jones est ici pour encourager son ami Jimi Hendrix. Il regarde les concerts avec la belle Nico, qu'il a contribué à faire découvrir quelques années plus tôt à Londres. Prince des ténèbres à l'oreille avertie, capable de repérer la moindre fausse note comme les talents du futur, Jones apparaît à Monterey dans tout son éclat. Avant d'entamer une très mauvaise descente.

### Mi-ange, mi-démon

Dès sa naissance, le 28 février 1942, Lewis Brian Hopkin Jones fait preuve d'une extrême sociabilité. Très tôt assortie d'une aptitude innée pour la musique et d'un succès fou auprès des filles – qui lui vaudra une ribambelle d'enfants illégitimes. Au début des années 1960, cap sur Londres où, sous le nom d'Elmo Lewis, il arpente la scène blues auprès d'Alexis Korner. Son érudition musicale et sa capacité à maîtriser n'importe quel instrument en quelques minutes forcent le respect. Y compris celui de Mick Jagger et Keith Richards qui, après un concert au Ealing Jazz Club, viennent le féliciter... On connaît la suite : Jones fonde les Rolling Stones, dont il trouve le nom au débotté lors d'une interview téléphonique, en lisant le premier titre de chanson qui lui tombe sous la main, *Rollin' Stone* de Muddy Waters. Filou, il s'octroie un cachet supplémentaire de 5 livres par concert : après tout, c'est lui qui cale les dates, non ? Et son aura scénique fait le reste...

L'arrivée en 1963 d'Andrew Loog Oldham change la donne quand il demande à Jagger et Richards d'écrire leurs propres chansons. Jones le vit très mal, et ne présentera pas ses compositions au groupe. Elles auraient été recalées s'il s'y était essayé. Mais en studio, sa curiosité artistique rend les disques des Stones plus riches. En plus du piano et de la guitare, il joue de l'orgue, de la harpe, du hautbois, des percussions, de la flûte, du mellotron, du dulcimer, du vibraphone, etc. Son apport en termes d'orchestration orientale est aussi connu : il ira même enregistrer un album avec les Maîtres Musiciens de Jajouka (paru de manière posthume en 1971) dans les montagnes du Rif.

L'envers de la médaille, c'est son obsession de la célébrité, et le fait que Jagger lui ait

très naturellement volé le rôle de leader : *"Brian fut le premier à s'embarquer dans ce trip de star, confiait Richards en 1988 à Ira Robbins. Ça me semble coïncider avec son manque d'intérêt pour la guitare. Certains des trucs qu'il a faits avec les marimbas sur Under My Thumb ou avec le sitar sur Paint It Black étaient fantastiques, des touches incroyables qui donnaient une teinte complètement différente au groupe [...]. Je n'arrivais pas à le ramener vers la guitare. J'ai fini par faire toutes les parties, ce qui rendait les choses un peu compliquées en tournée puisqu'il devait tout réapprendre."* Avant de rajouter, avec sa bienveillance habituelle : *"C'était un genre de manipulateur, montant une clique contre l'autre. Personne dans le groupe n'avait le temps de s'occuper de ce monstre fragile."*

### La vie en noir

En 1965, Jones est cependant une figure du Swinging London auréolée de son image de playboy lui permettant de consommer autant de groupies que Jagger. Jusqu'à son coup de foudre pour Anita Pallenberg qui, après plusieurs mois de passion tumultueuse, tombe dans les bras de Richards lors d'un voyage à Tanger, quasi sous son nez. De retour en Angleterre,

## L'arrivée en 1963 d'Andrew Loog Oldham change la donne quand il demande à Richards et Jagger d'écrire leurs propres chansons. Jones le vit très mal, et ne présentera pas ses compositions au groupe.

Jones commence à broyer du noir. Non seulement Richards file le parfait amour avec son ex, mais ses démêlés avec la justice le rendent aussi paranoïaque. En mai 1967, la police trouve chez lui du haschich, des amphétamines et de la cocaïne. En octobre, il sera condamné à neuf mois de prison. S'il bénéficie de la liberté conditionnelle, ses trois ans de mise à l'épreuve l'empêchent d'accompagner les Stones sur leur tournée américaine.

Entre-temps, il est hospitalisé à plusieurs reprises pour dépression... De quoi sombrer d'autant plus dans l'alcool et l'acide, accompagnés de püles en tout genre. Il y a encore quelques fulgurances artistiques, comme son solo de saxophone sur *You Know My Name* des Beatles. Mais s'il parvient à contribuer honorablement à *Their Satanic Majesties Request*, il ne fait que passer sur *Beggars Banquet*, jouant du sitar et de la tanpura sur *Street Fighting Man* et de la guitare slide sur *No Expectations*. Ses autres interventions ne seront même pas enregistrées ! *"Brian arrivait systématiquement en retard aux séances. Il s'asseyait dans un coin, la guitare sur les genoux, et quand on lui demandait de jouer, il se mettait à pleurer comme un môme"*, raconte Nicky Hopkins dans *Les Stones*<sup>1</sup> de Jacques Barsamian et François Jouffa.

### Des espoirs noyés

Le 8 juin 1969, Jagger, Richards et Watts annoncent à Jones qu'il ne fait plus partie des Stones. Son remplaçant est tout trouvé : Mick Taylor. Le lendemain, le répudié annonce son départ dans le *Daily Sketch*, officiellement pour cause de divergences musicales. Il décide de se concentrer sur de nouveaux projets, notamment avec Korner, afin de retrouver la pureté du jazz et du blues qui lui faisait défaut au sein des Stones. Il n'en aura pas le temps.

La nuit du 2 au 3 juillet 1969, il est retrouvé mort dans la piscine de sa villa de Cotchford Farm, à Hartfield. Après qu'une crise d'asthme a été évoquée pour expliquer sa mort, l'enquête se conclut par une mort accidentelle, mais des rumeurs sur un possible assassinat ne cesseront de circuler. Au début des années 2000, on ressort la thèse selon laquelle l'un des ouvriers présents chez lui, Frank Thorogood, aurait noyé Jones. Ce dont doute Richards. D'après lui, le mélange des médicaments et de l'asthme aurait eu raison de la respiration du musicien, que les ouvriers auraient éventuellement jeté à l'eau par jeu... sans s'imaginer qu'il n'avait pas la forme physique pour remonter à la surface : *"Il avait fait chier les ouvriers, ce pleurnicheur de merde, mais qu'ils aient été là ou non n'aurait rien changé : il était à un point de sa vie où il n'en avait plus vraiment"*, écrit Richards dans *Life*.

En éloge funèbre, on préférera les vers de Percy Shelley récité par Jagger au concert de Hyde Park le 5 juillet 1969 : *"Peace, peace! He is not dead, he doth not sleep! He hath awaken'd from the dream of life! 'Tis we who, lost in stormy visions, keep! With phantoms an unprofitable strife."* Ou l'épithète qu'il avait lui-même rédigée quelques mois avant sa mort : *"Ne me jugez pas trop sévèrement."* ●

1. *Les Stones, 40 ans de rock & roll* de Jacques Barsamian et François Jouffa (Ramsay, 2008).